

morions et de salades. Charles-Quint, son père, un autre homme, n'en avait pas tant. Et qu'il est beau ce casque impérial dont l'ample bordure reproduit le combat des Centaures ! cet autre encore, significatif, Borgognôte noire dont un Turc abattu forme le cimier : un Maure coiffé du turban, étendu sur le dos, à qui deux anges arrachent des deux côtés la moustache. Cette selle arabe, la selle de l'Empereur, dresse vis-à-vis sa double emboîture de fer. Tout auprès, une litière portée sur deux bâtons et fermée d'épais rideaux en cuir, a dessiné sa maigre silhouette ; c'est le fauteuil de Charles-Quint, la chaise de goutteux qui remplaça son cheval de combat. Le monastère de Saint-Just, on le dirait, projette son ombre sur les splendeurs du règne ; le côté prosaïque, étroit et méticuleux de cette nature si ferme, si puissante, si héroïque à ses heures, apparaît tout à coup, grandit, domine, et rabat ses lourdes portières sur l'âme qui gouvernait l'univers.

Plus loin, les couronnes votives des rois goths ont suspendu leur anneau d'or mat avec leurs chaînes finement ouvrees, au bout desquelles se balancent des pierres que nul ciseau ne tailla.

Regardez *Colada*, ce large fer, cette poignée à barreaux recroisés ; on croit voir la main du Cid, la fidèle, pesante au roi, rude aux Maures, alors que frappant d'estoc elle tranchait les Sarrasins comme des épis de blé mûr. L'épée de Fernand Cortez, à côté, est sévère. Celle de Gonzalve de Cordoue porte une médaille : quelque talisman incrusté dans le pommeau, qui rendait le guerrier invincible. L'écu de Minerve étale ailleurs l'étonnante énergie de sa tête de Méduse. Boabdil, le dernier roi Maure d'Espagne, a laissé là son glaive noir, mince, triste, qui ne sut pas lui conserver sa belle Andalousie. Le casque damasquiné du calife, d'un

goût exquis, reproduit ces entrelacs mêlés au métal même, dans la virile nudité du bronze, et ces fils d'or, et ces arabesques, et cette élégance accomplie que nous avons tant admirées aux palais tolédains. Le morion d'Ali pacha, que don Juan lui prit à Lépante avec sa gloire, porte un verset du Koran, noble consolation dans la défaite :

Je me réfugie en Dieu pour qu'il me délivre de Satan.

Près de la cuirasse de l'électeur de Saxe, ce protecteur de Luther que Charles-Quint fit prisonnier, je vois le casque du duc d'Albe, couronné d'un sphinx : figure hautaine, fermée et dure, digne cimier de cet homme à l'âme féroce, aux impassibles méchancetés.

Et tandis que ces vestiges tout rouillés de sang font passer devant nos yeux des visions funestes ; telle bizarre carapace qui métamorphose l'homme d'arme en une espèce de tortue, à califourchon sur son destrier ; tel soldat du Japon ou de la Chine, Croquemitaine à mâchoire de requin avec des yeux de grenouille ; telle gaine étroite qui emprisonnait le fantassin dans un étui, comme Sancho Pança dans son tonneau, met le burlesque à côté du tragique et le sourire à côté du frisson.

Toutefois l'histoire reste debout ; elle se déroule avec les bannières de Lépante, l'éclair de *Tizon* l'illumine, les capricieuses niellures des cimiers maures y mettent leur poésie, les lourdes épées à deux mains des grands capitaines y jettent leurs grands coups. Celle de Christophe Colomb, pauvre et simple, de sa pointe émoussée montre encore la terre nouvelle ; le morion altier de Charles-Quint, son lit de misère et de bataille semblent deux phares, l'un brillant, l'autre fumeux, plantés aux deux bouts de sa carrière ; et si je veux parler d'art, jamais on ne vit le fer, on ne vit

l'acier, on ne vit le bronze ou l'or mieux burinés, mieux repoussés, soumis par des mains plus énergiques et plus savantes aux nobles fantaisies de l'esprit.

Le palais de la Reine fait face à l'Armeria. L'herbe pousse dans la cour qui sépare les deux monuments; le silence y règne; trois ou quatre étages de fenêtres rayent les murailles uniformes; le côté qui regarde la campagne, plus large, percé de plus de croisées, offre le même aspect grandiose, massif et indifférent.

Un instant nous nous sommes arrêtés vers le mur qui surplombe. Nous avons considéré les prairies monotones, le lit du Mançanarez où quelque lavandière bat son linge, les horizons vagues, le ciel gris et froid. Que de reines ont appuyé leur front ennuyé contre ces vitres, que de reines ont contemplé ces mornes aspects! Les souvenirs de la patrie absente leur revenaient au cœur, leurs rêves de jeune fille allaient errant dans ce ciel effacé; et l'on sentait l'étreinte des murs pesants, de l'étiquette implacable, et l'on avait pour se distraire quelque défilé de la Sainte-Hermandad, le petillement des brasiers, la boucherie des taureaux, ou bien une lettre du roi quand il était en chasse :

Madame il fait grand vent,
Et j'ai tué six loups!

Rendons-nous au Congrès.

La salle rappelle, en de moindres proportions, notre vieille Chambre des députés. Les armoiries des provinces, disposées sur la frise, lui donnent un caractère aristocratique. La tribune est basse. Ce banc tapissé de bleu, à gauche, attend les ministres.

Un bruit s'est fait ; deux massiers¹ en robe de velours noir viennent d'apparaître ; ils portent une toque rouge qu'ombragent des plumes d'autruche ; l'écusson aux armes d'Espagne est brodé sur leur poitrine, leur épaule soutient la masse d'argent ; le président les suit ; ils vont se placer derrière son fauteuil et restent debout, la main posée sur la lourde massue, plus immobiles que le marbre. Cela sent son moyen âge. On ne se défend pas d'une certaine émotion, comme si quelque grande figure de preux, Rodrigue, Bermude, Ferdinand le Catholique, tout à coup relevée, dressait sa haute stature parmi nos hommes d'aujourd'hui.

Pendant la clochette de l'huissier qui résonne dans les couloirs appelle les députés. Ils arrivent sans trop se presser, comme partout ; ils prennent place sur leurs bancs que ne garnissent ni pupitres pour écrire des lettres tandis que pérorer un collègue, ni couteaux à papier pour témoigner du déplaisir ou de l'enthousiasme qu'excitera son discours. A la tribune, un membre du Congrès parle en termes abondants et rapides ; ses lèvres laissent courir plus de phrases que le Mançanarès n'a de flots ; on l'écoute sans l'interrompre ; il irait ainsi jusqu'à demain qu'on ne l'empêcherait pas. C'est oriental ; dans ce beau calme je retrouve la rêverie arabe, le kieff asiatique ; aussi la sou-

¹ On retrouve des *massiers* dans l'histoire de Pèdre le Cruel. Ce fut un massier qui, sur l'ordre du roi, s'en fut tuer, à Medina Sidonia, dit le Romancero, Blanche de Bourbon, la femme de ce triste prince. Blanche, au moment suprême, exhale un soupir de regret en songeant à la France ; elle a dix-huit ans. Bannie de la cour, emprisonnée aussitôt que reine, elle détourne ses pensées de la vie, qui lui fut sévère, pour arrêter ses regards sur la couronne des cieux ; et comme elle achève une sorte de chant du cygne : *le massier la frappa, et la cervelle qui jaillit de sa tête couvrit toute la salle.*

mission au fait accompli, le respect de la fatalité : il est écrit que M. X... ou M. Z... m'ennuiera, Allah ou Allah !

Narvaez répond quelques mots à l'orateur. Narvaez est un homme de tenue grave, de traits réguliers, modéré de langage, d'un geste sobre et fier ; toute sa personne respire l'autorité.

Mais l'assistance entière s'est levée ; un nouveau député va prêter serment ; une fois la formule jurée, le président donne une poignée de mains au récipiendaire et la discussion reprend son cours.

On en comprend mal le sens ; la salle confond les échos ; toutefois nous avons cru saisir les mots d'Indépendance religieuse, bien étranges à Madrid.

Nous ne nous sommes pas trompés, nos voisins confirment le fait ; un orateur vient de réclamer la *liberté religieuse* !

Chez nous, sous un régime pareil à celui qui règne en Espagne, cette proposition eût déchainé l'ouragan ; les cris se seraient croisés comme un feu de batterie : Non, oui ! parlez ! la clôture ! des éclats de tonnerre.

A Madrid, rien. Cet éclair de liberté traverse l'horizon sans y laisser de trace ; il n'embrase quoi que ce soit ; il ne scandalise personne ; les vieilles fins de non-recevoir que lui oppose Narvaez n'excitent ni plus de sympathie ni plus d'hostilité que n'en a rencontré le discours ; on dirait des gens qui regardent passer les questions.

Un tel calme n'est qu'apparent, je l'admets ; un si beau nonchaloir se compose de gravité castillane encore plus que d'assoupissement moral, je le veux croire ; les Espagnols conservent le front muré de l'Oriental, je ne l'oublie pas ; ils gardent cette retenue qui volontiers soupçonne une défaillance où nous voyons les généreux entraînements du cœur,

c'est possible. Pourtant j'aurais aimé quelque signe de vie, fût-ce une violence; j'en aurais mieux auguré.

Quoi qu'il en soit, la révolte gronde à l'horizon; le fil de cette épée tranchera bien des problèmes. L'indépendance de l'âme lui devra-t-elle son essor? qui peut le dire. Pour moi, j'aime à penser que la liberté prendra son élan toute seule, par un effort de sa propre énergie, dédaigneuse des surprises, et ne voulant point d'un secours qu'hésiteraient à lui prêter des convictions mal décidées.

Quand la nation croira, elle agira. Quand le pays aura soif du vrai, il saisira la liberté.

C'est la bonne indépendance, celle-là; elle jaillit du cœur. Nul ne l'a imposée, nul ne la saurait ravir.

30 avril 186...

Depuis trois jours nous ne bougeons du Musée. La royauté de Madrid y réside tout entière. Madrid est reine de par Murillo, Velasquez et Ribera. Ils ont touché son front de leur doigt génial; ce sacre en vaut un autre.

Mon ami, je vous mène devant la *Concepcion purisima*, le chef-d'œuvre de Murillo.

Voyez-vous cette jeune fille portée dans l'éther; quatorze ans à peine, les mains jointes, le pied posé sur l'arc lunaire, la tête un peu renversée, les yeux agrandis par l'adoration, la bouche entr'ouverte, les cheveux d'un blond presque enfantin déroulés sur les épaules, une candeur plus pure que la pureté même, avec cette fleur de l'ignorance sur laquelle l'ombre du mal n'a point passé! Elle

monte de cieux en cieux, vers la lumière, vers les mystères insondables, vers les innénarrables bonheurs ; des clartés commencent d'inonder son beau visage, elle commence de voir, elle commence d'entendre ; un étonnement radieux la tient suspendue, sa bouche en a pâli ; elle ne connaît plus rien de la terre ; son pied chastement voilé du pan de sa robe effleure à peine l'astre lumineux ; le monde s'est enfui, les jours ont reculé ; son Dieu, elle a vu son Dieu ! la vie divine refoule en elle la vie terrestre ; elle est du ciel, le ravissement la possède, toute son âme s'est transfigurée. Dès qu'on a rencontré cela, une révélation se fait ; quelque chose en nous se prosterne ; des effluves lumineux nous ont envahi ; le voile terrestre, celui qui dérobe les immortelles allégresses, s'est soulevé, une splendeur en illumine les bords ; des harmonies éclatent ; la foi nous porte, nous aussi, plus haut que les étoiles ; nous contemplons, les bras étendus vers l'éternelle gloire ; une joie, une humilité sans mesure, les étonnements de l'infini, Dieu même, nous saisissons tout ; notre front a rencontré cette magnificence, et quand nos yeux s'abaissent, lorsque nous revenons à nous-mêmes, il semble que des clartés restent attachées à notre âme, comme le rayonnement au visage de Moïse alors qu'il descendait du Sinaï.

Faut-il vous parler de la couleur ? L'éclat de la robe virgine, l'azur du manteau, les teintes presque incorporelles de cette figure enveloppée d'un jour splendide, ont la transparence de l'air. Et pourtant cela vit. On dirait que le peintre a demandé ses limpidités à l'aube du matin, ses clartés aux blancheurs de l'Orient, et qu'il a pris pour les répandre sur le manteau de la Vierge, les bleus célestes du zénith, dans leurs incomparables vigneurs, dans leurs défaillances idéales.

Si je la rapproche, ma belle jeune fille, de l'*Assomption* du même maître, je retrouve la terre et je rencontre l'effort.

Ce n'est plus le paradis. Une pose maniérée me ramène aux traditions d'école. Cette correcte personne peut bien s'élever dans les cieux, je ne l'y suivrai point; le geste apprêté par où elle témoigne son extase ne me ravit en aucune façon; il y a de l'azur et du blanc de neige, tant qu'on veut; mais l'une des figures est descendue des régions supérieures, l'autre fait ce qu'elle peut pour y monter; celle-là venait de Dieu qui l'avait révélée, celle-ci vient d'une combinaison de l'art qui a fait de son mieux.

Je me réfugie vers cette autre *Madone*, moins candide et moins ignorante que ma jeune fille au rayonnant visage, mais qui porte, elle aussi, le sceau des célestes visions. La figure s'arrête au-dessous du buste, enveloppée d'un croisissant argenté; les mains se sont unies sur la poitrine. Cette femme contemple; elle a souffert; ses yeux, brûlants de l'amour éternel, ont pleuré; nos douleurs ont passé sur son front, elle a connu nos langueurs; le soir qui s'approche va l'enlever dans des clartés lunaires un peu tristes; l'autre montait avec les vapeurs du matin tout imprégnées de radieuses fraîcheurs.

Je mets ici le *Saint Bernard*, immobile devant une apparition de la Mère du Sauveur. Le saint n'a rien d'idéal, le visage de Marie rentre à quelque degré dans le type convenu. Mais le pinceau largement manié commande par la liberté même du mouvement, par la puissance des couleurs et par cette possession de l'âme, absolue, sans merci: un envahissement, que le peintre excelle à reproduire.

Nous aimons assez l'art, d'ailleurs, pour séparer nos admirations de notre goût personnel, sachant bien que l'attrait ne s'unit pas toujours avec la beauté, que ces rencontres divines sont une rare fortune et qu'on doit reconnaître le génie lors même qu'il a dédaigné le charme, tout comme on adore le soleil alors qu'il éblouit sans réchauffer.

François de Paule, cette autre toile, va nous présenter un non moins grand caractère du peintre : la souveraineté de l'idée.

Le saint ne quête pas seulement de sa main tendue, il sollicite de toute son attitude qui implore, de tout son corps qui s'amointrit, de toute sa vieillesse consacrée à bien faire, de son pauvre habit, dernière guenille que lui ait laissé sa charité. En vain chercheriez-vous ici quelque préoccupation des effets ; l'artiste, possédé de la pensée qui possédait le saint, n'y a pas songé. Un même cœur bat dans les deux poitrines ; le peintre disparaît en quelque sorte devant le sentiment objectif qui prime tout, qui débordé tout, seul vivant, splendide, dominateur.

Et d'un tel désintéressement, sans faiblesse et sans repentir, naît la suprême éloquence ; celle des lèvres comme celle du pinceau.

Voulez-vous Murillo dans sa franchise qui touche au réalisme. Regardez les jeunes filles près du puits. Je crois que cela se nomme *Rebecca*. Ce sont les fraîches paysannes de quelque *pueblo* manchois, jupe retroussée, cheveux tordus, la cruche au bras, le poing sur la hanche, dans l'énergie de la bonne santé, passablement étonnées de voir Éliézer arriver là, curieuses, point gauches, le nez en l'air,

dans la pleine liberté de leur attitude champêtre que nul règlement classique n'a jamais ni prévue ni gênée.

Plus loin, les *Bergers en adoration* vous rappelleront ces *pastors* que tant de fois nous avons rencontrés par le des-poblado, figures ingénues et sérieuses, une peau de mouton jetée à l'épaule, les cheveux épandus en mèches, avec la beauté native d'un mouvement vrai.

S'il vous faut les clartés divines rayonnant à travers l'enfance du Christ, venez, je vous les ferai voir.

Regardez le *Jésus au Mouton*. Il se tient assis, solitaire, sur quelque ressaut du terrain. Sa main droite porte un roseau terminé en croix ; l'autre s'est posée sur la toison de l'agneau ; d'un geste délibéré il projette en avant sa jambe potelée. L'enfance des hommes n'a pas plus de candeur, elle n'est ni plus souriante, ni plus gravé. On trouve à cette figure le grand sérieux des âmes qui hésitent, semble-t-il, au seuil de la vie ; et cette joie innocente qui leur vient d'un rayon de soleil, d'un brin d'herbe ou d'un bêlement de brebis. Mais de ces yeux-là jaillit un flot de lumière, ce front respire l'autorité, le roseau qui se balance aux doigts est un sceptre ; rien que la décision de la pose, rien que cette tête qui fait face, rien que la tranquille profondeur du regard vous ont dit : Celui-ci est ton Dieu.

Faites deux pas. Je vais vous montrer la plus sublime de ces enfances révélatrices.

Jean-Baptiste, Jésus, un agneau ; il n'y a pas autre chose. Le jour est chaud, la terre est brûlée, on sent les aridités de la soif. Or, Jésus debout, tend au petit berger, son camarade, une coquille pleine d'eau fraîche. Jean, tout son corps porté en avant, immobile, les lèvres à la coupe, boit.

Il a bu, il boit encore ; il boit depuis ce matin, depuis hier, et ce n'est pas fini ; il met à boire cette eau limpide, cette eau vive, la gravité solennelle, suivie, le recueillement de l'enfant éternellement altéré. Et le mouton veut boire aussi, il aspire, on le dirait, les émanations humides, son museau s'allonge, sa lèvre frémit ; et l'eau n'a pas achevé de sourdre, elle coulera toujours, et Jésus paisible tient la coquille, et l'on voit sur son beau visage la joie du petit enfant qui donne un plaisir, mêlée au céleste rayonnement du pouvoir divin qui étanche des soifs plus ardentes. Cette toile n'a jamais tout dit. Elle me parle de candeur, de bonté, de royauté souriante, mesurée à notre petitesse, miséricordieuse à nos puérités, comme la *Purissima concepcion* me racontait les radieuses surprises de l'âme glorifiée, son éternelle ascension en des cieux plus splendides, et pour tout dire, la présence même de Dieu, sa possession, le mystère des mystères, le Paradis découvert à nos yeux.

Revenons ici-bas,

Voici la *Vierge*, accoutrée comme une petite infante, bien droite dans son épaisse robe de brocart, une longue jupe étalée derrière elle, un nœud rose planté sur ses cheveux flottants. La grâce même a dicté ce contraste de la candeur enfantine du visage avec le grand sérieux de la physionomie et les ondes pesantes du tissu. Un livre ouvert pose sur les genoux de la mère. Marie se tient devant, et le considère. La leçon n'est pas facile, on le sent à l'effort du regard. Volontiers notre vierge infante laisserait là cette page rébarbative ; mais la figure de sainte Anne, une femme âgée qui fut très-belle ; le sérieux des lèvres qui répriment un sourire, l'autorité de la prunelle, tout prescrit le devoir. La mère a gardé sa majesté ; les lettres seront épelées l'une

après l'autre ; et l'idée, une idée virile, a posé son sceau sur cette toile qui n'offrait, semble-t-il, qu'un modeste tableau d'intérieur.

Je veux vous montrer l'acte suprême par où Murillo s'est hardiment séparé des traditions.

Vous avez nommé la *Sainte Famille*.

Qui dit *Sainte Famille*, dit une jeune femme blonde et belle, immobile, un enfant sur les bras, la tête inclinée vers son nouveau-né, tandis que debout derrière elle, un vieillard à barbe grise les contemple tous deux d'un air de respect assez froid. C'est si connu, si prévu, si constamment la même chose, que pour éprouver un trouble quelconque en présence de ces trois figures étagées sur trois plans divers par la banalité des siècles, et figées dans leur impassibilité glaciale, il faudrait un miracle du génie.

Ici, rien de pareil. Le tableau largement ouvert vous introduit dans une pauvre demeure, l'atelier du charpentier, établi d'un côté, outils de l'autre. Un homme est assis sur son banc d'ouvrier. Dans la force de l'âge, beau, noble, ses cheveux noirs ruissellent sur ses épaules ; de longues moustaches encadrent ses lèvres royales ; sous les paupières à demi closes on sent le regard très-doux et très-fier du père et de l'époux. La main, une main de travailleur, délicate et fine dans son énergie, ramène d'un geste de grand seigneur les plis du manteau fauve. Marie, à l'écart devant son rouet, digne et sage, presque une matrone, regarde. Quelle que soit la pauvreté des habitudes, la race a mis son empreinte sur ces fronts ; le sang de David, un sang royal, emplit les veines.

Je vais vous dire ce que regarde Marie. Elle contemple

son petit enfant, debout devant elle, quelque lambeau de couverture autour du corps; une tête blonde, d'un blond ardent; un hardi compagnon, pas très-débonnaire, pas soumis du tout. L'humanité domine; ce n'est plus l'enfant divin; l'étincelle sacrée a pâli; c'est un vigoureux petit drôle, l'œil résolu, le mouvement impétueux, qui de son bras levé tient un oiseau, et le montre à cet épagneul, posté là dans une attitude pleine d'impatience et de désir. L'enfant lui fait voir l'objet de ses convoitises; l'oiseau palpite; ce mauvais garçon serre ferme; et tout son front, et tout son regard, et toute sa fière mutinerie disent: Tu ne l'auras pas!

Si vous cherchez l'idéal des cieux, il n'est point ici; si vous voulez quelqu'une de ces émancipations comme en ose le génie, quand il prend à deux mains les codes conventionnels et qu'il les brise contre terre; si vous voulez la puissance du peintre dans sa mâle vigueur, si vous voulez une couleur à la Rembrandt, un front à la Van Dyk, et sous les simplicités de la vie pauvre, j'allais dire sous ses vulgarités, retrouver les noblesses de l'âme humaine; sous le charpentier, le père; sous le père, le monarque; si vous aimez les belles clartés, les profondeurs sincères du pinceau, la décision des lignes, l'œuvre à plein jet, comme Dieu l'a donnée, sans retours, sans regrets, dans son harmonie qui jaillit de toutes parts; alors vous ferez comme moi, vous resterez là, vous vous enfoncerez dans cette saine contemplation; un souffle d'indépendance dilatera votre poitrine, vous respirerez largement; cette énergie libératrice vous aura grandi le cœur.

Et maintenant saisissez-vous, dites-moi, quelque chose de Murillo; un pâle reflet de son génie a-t-il traversé les impérities de mon langage; l'avez-vous rencontré, ce pin-

ceau chaste, idéal, vrai, la lumière même; vous a-t-il transporté par delà tous les cieux; l'avez-vous suivi dans ses humbles sentiers, dans ses chemins de village; vous êtes-vous assis parmi les bergers, vous êtes-vous accoudé sur la margelle du puits; les révélations de la divine enfance vous ont-elles fait rougir d'émotion, vous ont-elles fait pleurer de tendresse; le libre mouvement de cet esprit virilement débarrassé de la vieille chape de plomb a-t-il réveillé votre fierté; par dessus tout avez-vous compris la grâce, les séductions, la diversité, le caractère enchanteur de cette palette éternellement fraîche parce qu'elle est éternellement sincère! Alors il suffit, vous avez entrevu Murillo; je prends votre main et je vous mène ailleurs.

Celui-ci, un autre homme, s'appelle Ribera.

C'est le fougueux athlète, c'est le conteur aux rudes histoires, c'est le chirurgien sans faiblesse qui met à nu les plaies du corps. Triste, la vie comme elle va, l'âme saignante jusque dans les triomphes, et farouche.

Le ciel, oui, parfois il vous le montre; mais à travers les nuages, mais sillonné de foudre. Indépendant, car l'école espagnole est une école de liberté, son pinceau ne charme ni n'entraîne; il s'impose. Ce génie-là jette sur nos pas des pensées et des faits dont on ne se débarrasse point. Toutefois, quand sa superbe s'abat, quand sous les proses de son accent dur et rauque on surprend une note attendrie; l'étonnement, le contraste, ce caractère poignant d'une émotion qui tout à coup déchire la rugueuse écorce nous trouvent sans défense; notre cœur a tressailli, et des larmes que n'eussent point fait couler de plus tendres accents tombent de nos yeux.

Le voilà bourru ; il réveille *saint Pierre* au fond de la prison.

L'apôtre, un vieillard morose, ramassé sur son grabat, meurtri des coups qu'il a reçus, dort pesamment. Pas une idée ne veille ; c'est le triomphe de la chair malmenée qui se revanche. L'ange, une radieuse apparition, jette les clartés du ciel à ces murs sordides. Il a la flamme aux yeux ; on dirait que le sommeil de cet homme l'irrite. Rayonnant, éblouissant comme celui qui de jour, de nuit, plonge dans la contemplation des splendeurs divines, qui ne comprend pas nos misères humaines, qu'elles impatientent encore plus qu'elles ne l'attendrissent ; de sa main il frappe le côté de *saint Pierre* : un coup de haut, brusque, un appel qui est un reproche, une délivrance qui est presque un châtiment. Vous le voyez, l'idéal a disparu ; dans cette scène magistrale, l'éclat seul vient du ciel ; mais le peintre y demeure vivant, et son éloquence y parle.

Elle a mis son empreinte sur un autre tableau : *Saint Jérôme au désert*. Vieillard tanné, ridé, sale, car le maître ne recule devant aucune laideur et pas une de nos brutales réalités ne l'épouvante.

Ici, la peau est du cuir, les vêtements sont des haillons, l'âme du solitaire semble plutôt une faculté de vouloir qu'un hôte divin capable de sentir. Le squelette ne vit que par ses énergies ; la résolution le tient debout ; vigueur d'un esprit qui fait loi, qui a dompté le corps, qui a muselé le cœur, qui, ayant vaincu ces grands rebelles, se rit du reste, défie la mort ; et quand il se sentira fatigué, le solitaire l'appellera d'un signe ; rampante, obéissante, elle viendra se traîner à ses pieds, elle ne le touchera de sa faux que lorsqu'il voudra bien la laisser faire.

Tout à côté, voici une de ces émotions dont naguère je vous parlais : *Saint Barthélemi*. Songe ou vision, on ne sait lequel.

Le saint est assis, sa grave figure tournée vers les cieux. L'âge n'a point terni l'éclat des yeux rougis et doux ; la main droite tient le couteau, instrument du supplice ; l'autre main ramène sur la poitrine un pan de la robe longue, comme si la chair défaillante cherchait quelque protection. L'apôtre a levé le couteau, il le présente à son Dieu. La prière est intense, elle est douloureuse : Quoi ! tu m'aimes, et tu me permettrais cela ! — Dans le tremblement des lèvres on sent frissonner moins l'effroi du martyr que la peur des faiblesses. Cet homme demande la délivrance, peut-être ; je suis certaine qu'il implore la foi. Ce sont de ces instants où l'âme perçoit l'horreur des agonies, où elle comprend bien que Dieu veut la fournaise, qu'il y faut passer ; où, palpitante, elle se répand aux pieds de Jésus, et de toute son ardeur, et par toutes les soumissions lui crie :

— Si tu viens avec moi, j'irai !

Regardez plus loin. Les tortures ont commencé. Le saint est étendu, les bras liés à la poutre qui va le suspendre. Son visage émacié raconte ses souffrances ; sous la terreur qui dilate les prunelles on sent la foi. Des hommes féroces ont saisi les chaînes ; le bourreau, son bras nu bien dégagé de la tunique, empoigne les jambes du martyr ; il contemple avec une sorte d'étonnement stupide le combat que se livrent l'épouvante et l'amour céleste sur cette figure qu'ont déjà touchée les lividités de la mort. Nos nerfs attaqués au vif par un réalisme sans pitié se tordent et se crispent. Mais quoi ! l'âme a perçu le rayon divin.

Qu'il lui arrive plus pur, mieux dégagé des troubles de la chair, par cette tête expressive et résignée : *le Sculpteur aveugle*.

Celui-là ne verra plus, c'est fini. Son art, le compagnon de sa vie, l'a quitté ; la poésie est remontée à tire d'aile ; les heures vont commencer leur procession morne ; les régions de l'idéal se sont fermées ; les belles images qui l'ont tant visité s'assoient dans les ténèbres ; elles le regardent et se lamentent. Enseveli vivant, son génie se débat en vain ; la pierre du sépulcre est retombée, elle est scellée, il faut mourir. Point de révolte, nulle amertume envers la destinée. Et cette résignation qui mesure lentement l'abîme laisse le cœur mieux touché que les plus âpres rébellions du désespoir.

Mais voici la *Madeleine*.

Je ne sais si Ribera l'a faite belle ; je n'en ai point vu qui détestât mieux son infamie.

L'horreur de sa vie passée la tient sous une horrible étreinte. Son péché ! elle ne peut contempler que cela. La chevelure, que nul profane ressouvenir n'a savamment déroulée, s'épand au hasard, avec des tons ardents et lumineux. Ce n'est pas une coquetterie du peintre qui a laissé voir l'épaule nue ; non, Madeleine a jeté les bras sur sa tête, la tête s'est abandonnée, les yeux fatigués ne savent où prendre les pleurs. Elle regarde, elle considère les perspectives souillées ; des pâleurs mortelles défont son visage. Le pardon viendra l'absoudre, elle ne se consolera point ; les compassions divines lui ouvriront le Paradis, elle s'en approchera défaillante ; elle s'affaissera sur le seuil ; il faudra que Jésus la relève et qu'il jette sur elle un manteau de pureté.

Cela, c'est l'âme de Ribera; ce sont les tendresses cachées qui font effraction; c'est l'idée, retrempee en pleine vérité; c'est la lame qu'on plonge dans le fleuve de vie, comme à Tolède les armes de prix, qu'on passe après par la flamme, et celles-là pénètrent jusqu'au cœur.

Un dernier Ribera : *le Songe de Jacob*.

Il n'y a point ici de pâtre traditionnel, vêtu de la tunique, chaussé des sandales, la chevelure bouclée, le bâton épiscopal aux mains; vous n'y trouverez pas davantage le patriarche à barbe longue, solennel, soucieux, qui marche devant ses troupeaux; ou bien encore cet athlète romain, ce héros du pugilat, qui soutient contre l'ange une lutte académique.

Le maître a jeté de la terre aux cieux une gloire de lumière; à travers les rayons il a laissé flotter de vagues apparitions aux grandes ailes, plus mobiles et plus fugitives que les fantômes de la nuit. Sur le sol, terrain abrupt que soulèvent les fortes racines d'un vieil arbre, il a couché son homme. Ni beau ni jeune, les traits rudes, les habits d'un travailleur : paysan énergique, entier, rusé, tout à son idée. La tête et les bras sont baignés de clartés. Ribera fait ployer Jacob sous l'obsession du ciel. Il a creusé le pli de ce front que la vision tourmente; cette main qui s'appuie au sol va déchirer la terre pour en arracher un mystère oppressif; l'effort suprême de la pensée se marque par la tension des muscles. Le caractère divin réside tout entier dans la puissance de l'impression. Le génie se révèle par la possession même de cette âme; une âme comme la vôtre et comme la mienné; une âme de tous les jours et de tous les pays. Cela frise le cauchemar, cela n'en a ni les vaines angoisses ni les trivialités. La souff-

France vient du travail intérieur, de ce labeur secret qui seul réalise les conquêtes.

Tout don divin exige un élargissement du cœur ; toute grâce d'en haut veut une dilatation de l'être moral ; l'enfantement ne s'opère ni sans déchirement ni sans douleur.

Par là Ribera se révèle à nous.

Son pinceau, si fidèle à reproduire les accidents de la vie matérielle, soudain va fouiller, va plonger aux sources de la pensée, y trouve le ton vrai ; et toujours, lorsque je parle des Espagnols, il me faut finir par ce mot : Vérité !

Le soir.

Êtes-vous fatigué ? Non. Alors retournons au musée.

Voyez-vous ce Titien ; la grande figure du *Charles-Quint à cheval*.

Le voilà seul dans la campagne, blême sous le casque d'airain qui laisse tomber une ombre sur les yeux, et les yeux sont d'un aigle. La mâchoire inférieure se projette en avant. L'attitude a la superbe espagnole ; on y sent une germanique roideur ; je ne sais quelle gaucherie hautaine y marque l'homme qui appartient à deux races, à deux peuples, à deux trônes, et que sa rare fortune oblige à réprimer tous les élans. Le visage, bien fermé, garde les secrets de l'âme ; jamais un frémissement de cette bouche, jamais un éclair parti de ces prunelles ne révéleront une émotion ni de tendresse ni de courroux. La résolution, non pas seulement cette décision qui fait les héros, mais un certain entêtement carré qui borne les destinées, se lit dans le dessin anguleux de la tête et jusque dans la ten-

sion des nerfs. Le cheval lui-même baisse le front par un vigoureux pli de l'encolure. Monture et cavalier sont de ceux que rien n'arrête, que rien ne détourne, qui vont au bout de tout. Enlevés d'un seul mouvement, projetés d'une seule ardeur, contenue, opiniâtre et tranquille, leur volonté les mène où ils ont résolu d'aller. Sous la pénombre de la visière le regard luit; il est perçant, il trahit des vues immuables et nettes. Ce regard qui franchit les obscurités de l'horizon va se planter dans l'avenir, comme un dard. Le corps a la maigreur et la solidité du fer. Rien ne fléchit, rien ne s'amollit, rien ne prête en quelque sorte dans cette nature d'une seule pièce. C'est là sa mauvaise grâce et c'est là sa grandeur; un mystérieux, sans hypocrisie; une âme dure, sans contours emmiellés; un homme qui commande et qui se commande. Lancé dans son siècle à travers les guerres politiques, à travers les embrasements de la pensée, il aura raison des forces matérielles; il posera son gantelet d'airain sur l'Allemagne, sur les Pays-Bas, sur l'ancien et sur le nouveau monde. Cependant une chose avec laquelle il ne comptait point va lui résister: la conscience humaine. Son impériale volonté, toute taillée qu'elle soit dans le granit, s'ira briser contre une autre volonté non moins royale: la volonté d'un peuple. Cet univers immatériel qui commence de s'émouvoir sous l'Esprit, de tressaillir dans les ténèbres, de surgir à la lumière, possède un capitaine; il a nommé son empereur, tête non moins carrée, front de taureau, une âme fortement charpentée qui ne reculera pas plus que ne recule Charles-Quint. Si le monarque espagnol garde ses projets, circonscrits, arrêtés, sortis tout bouillonnants du moule de son intelligence absolue; s'il a du bout de son épée tracé la ligne que ne dépasseront ni les

idées ni les événements ; l'autre, le prince de la réforme, voit se prolonger devant ses pas des perspectives sans mesure, comme Dieu les fait. Il a pour lui demain, car il a le travail de l'âme humaine. Il a la victoire, car il a les puissances de la vie. Il possède la terre, car il tient le ciel.

L'Empereur pourra bien décréter l'uniformité de croyance, l'uniformité de soumission, et bannir, emprisonner, tuer au besoin ; du fond de Saint-Just, ses doigts goutteux pourront bien pousser les chrétiens au supplice, activer le zèle du grand inquisiteur, et ses lèvres minces déjà pâlies ordonner : qu'on porte la *hache à la racine du mal*, faisant punir les coupables *avec toute la rigueur due à leur crime* ; cette voix éraillée pourra bien, sortant du tombeau, adjurer Philippe II, par l'obéissance que le fils doit au père, de *ne faire grâce à personne*. C'est inutile, le despote a rencontré son obstacle, car il a rencontré Dieu. La Bible déchainée fera son chemin qui contrarie, coupe et renverse la voie royale. Le petit moine Luther, de sa forte main, a saisi cheval et cavalier ; il les jette hors de sa route, et passe.

On dirait que Charles-Quint voit cela. Roidi, prodigieux de majesté, la lèvre serrée, la main crispée, inébranlable lors même que vaincu, il présente à ses destinées cette ténacité qui va les pétrifier, ce semble, comme faisait, aux temps païens, le masque de la Gorgone antique.

Toutefois, un cœur battait dans cette poitrine. A travers les tristes aventures de sa galanterie, l'Empereur conserva le culte d'un premier amour. Les portraits de sa femme, la seule qu'il eût vraiment aimée, le suivaient partout. Sa mère, Jeanne la Folle, lui avait légué cette belle démente des regrets qui ne savent point finir.